

Pascal Pingault

Depuis des années, les Peuls-Woodabes m'invitaient à les suivre dans la brousse du Nord-Niger. Cette fois était la bonne ...

Derrière « l'auto-gare », le fleuve Niger s'illumine dans le petit matin. Nous quittons Niamey avec deux amis woodabes que je connais depuis leur enfance : Ibrahim, et Mohamed qui ont les cheveux tressés comme beaucoup de jeunes de leurs ethnies. En six ou sept heures, nous rejoignons Tahoua, le chef-lieu du département du même nom. Au marché, nous achetons de quoi vivre en brousse. Nattes pour le lit, bâche de plastique pour la tente; la théière bleue et le fourneau à charbon de bois fait avec le moyeu d'une roue de bicyclette, pour le rituel du thé.

Reportage photos : P.Pingault /EQM

Le thé, la tente et de longues transhumances : les peuples du désert ont besoin de peu pour traverser une vie.



Le fameux thé vert, toujours de Chine. Il faut éviter la marque La Flèche, trop fort; à jeun, il tape sur le système. À 3 000 FCFA le kilo (4,5 € ou 7 \$CAN), le thé est une part importante du budget des Woodabes aux repas si peu variés : lait, boule de mil au lait, riz au beurre avec sauce noire de feuilles de baobab, fromage en feuilles et dattes. Pour l'équivalent de 9 € (14,5 \$ CAN), on obtient 25 kg de riz.

Le taxi-brousse pour Abalak est moins ponctuel que l'autobus. Nous ne partons qu'après l'embarquement chaotique des malles, des casseroles et des animaux. On peut tout mettre sur le toit d'un camion. Nous nous serrons à trente dans un véhicule de 19 personnes.

À Abalak, nous étalons nos nattes dans la courée aux murs de banco. Elles sont vite envahies par des parents et amis venus pour de longues salutations. On ne se regarde pas en face. Quelquefois, c'est à cause de la déférence que les femmes doivent aux hommes; d'autres fois, il faut marquer la déférence d'âge. D'emblée, les hommes m'offrent le *m a s s a*, les beignets à la sauce rouge à base de farine de riz. On mange avec les mains; j'ai pris soin de laver les miennes.

Nous cherchons un véhicule tout-terrain pour rejoindre le campement. J'avais oublié que la couleur de ma peau fait monter les prix. Enfin, nous trouvons. Mais le chauffeur a disparu ! L'attente, encore. Puis nous partons...

Les questions : « Et la santé ? Et la famille ? Et la maison ? » ne sont pas superficielles dans un monde si précaire.

À l'intérieur, la mosaïque des peuples du Niger. Le chauffeur porte le chapeau brodé des Haoussas. Mes amis woodabes se sont enturbannés, ainsi que le vieux Touareg, vêtu de bleu comme il se doit, qui a loué la place la plus chère car moins tassée à l'avant. Un jeune Peul, le seul habillé à l'europpéenne, exhibe un carnet de citations. Au fond du bus, des femmes touaregs qui, au contraire de leurs maris, ne se voilent pas le visage. Elles sont finalement obli-gées de le faire à cause du soleil et de la poussière. Sur le bord de la route, les carcasses d'animaux tués par les gros transporteurs ou la sécheresse.

La saison des pluies est la période la plus reposante pour les éleveurs. L'herbe et l'eau des marigots permettent aux vaches de brouter seules près des campements. Elles reviennent le soir à cause des veaux que l'on attache.

Les femmes préparent la nourriture. Après le repas, les restes attendent les appétits récidivistes dans les Calebasses recouvertes de couvercles de rotin. Le vieux chef Dadi me confie qu'il préfère vivre en brousse car il peut boire du lait à volonté. Ça passe mieux pour les vieux.

QUI SONT-ILS ?

Les Woodabes se nomment aussi les Mbororos. Ils font partie de la grande famille des Peuls, un ensemble de peuplades de millions de pasteurs dispersés tout au long du Sud-Sahara. Musulmans, ils vivent des produits de leur élevage sur un territoire durement touché par la sécheresse.

Ci-contre : Le lit est le seul meuble des Woodabes. Tous les biens d'une famille peuvent s'y entasser.